

PATRIMOINE RURAL ET VIE PAYSANNE EN VALLÉE DU SCORFF

Jacqueline Le Calvé

Animatrice au Syndicat du Bassin du Scorff

Un patrimoine à l'échelle d'un bassin versant

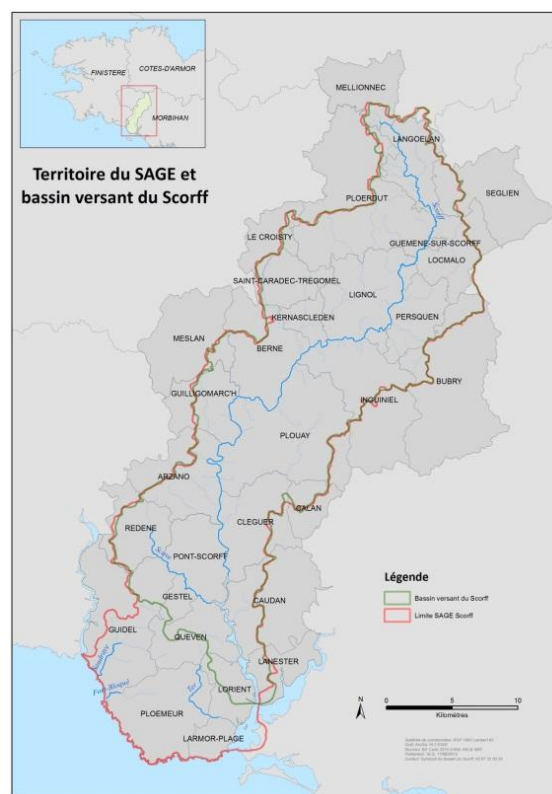
La rivière du Scorff prend sa source à Mellionnec (Côtes d'Armor) à 225 mètres d'altitude au village de Saint-Auny avant d'entamer un périple de 75 kilomètres à travers le Morbihan et le Finistère.

Fort d'un réseau hydrographique de 750 kilomètres, elle traverse le Pays Pourleth en passant à Guémené-sur-Scorff, parcourt la Vallée de Pontkalleg avant de rejoindre Pont-Scorff où commence son estuaire. Sur 12 kilomètres, elle se mélange aux eaux montantes de la mer et du Blavet pour se jeter dans l'océan Atlantique en rade de Lorient.

Avec un débit moyen annuel de 175 millions de m³, le Scorff est aujourd'hui au cœur de la vie de ses habitants et des enjeux environnementaux puisqu'il alimente en eau potable 20 % des morbihannais.

Depuis sa création en 1991, le Syndicat du Bassin du Scorff¹ s'est donné pour mission, à travers différents contrats, de préserver cette vallée en répondant aux enjeux sanitaires d'une eau de qualité, en réconciliant protection des patrimoines naturel et historique et développement économique et social.

- ☛ 483 km² de bassin versant
- ☛ 585 km² dans le cadre du SAGE
- ☛ 180 000 habitants et 30 communes
- ☛ Un débit moyen annuel de 175 millions de m³
- ☛ Cinq millions de m³ pour l'alimentation en eau potable



¹ Etablissement public dont les adhérents sont Lorient Agglomération, la COCOPAQ et 12 communes rurales. Il est aussi porteur d'un Schéma d'Aménagement et de Gestion des Eaux (SAGE) pour le Scorff. Pour en savoir plus sur ses actions www.syndicat-scorff.fr

Sauf précision, cartes et photographies Syndicat du Bassin du Scorff et Jacqueline Le Calvé

Dans le cadre de son volet Patrimoine et Tourisme, tout en aménageant près de 400 km de sentiers de randonnée², le Syndicat du Bassin du Scorff a fait réaliser entre 1997 et 2000 par le Service de l'Inventaire une étude complémentaire à celle menée en 1967-1968. Ce travail a conduit à la parution de l'ouvrage « *Image du patrimoine Vallée du Scorff* »³ et à la création de l'exposition « Patrimoine bâti en Vallée du Scorff ».

Il a par ailleurs valorisé 72 sites historiques en une quinzaine d'années (mise en place de panneaux), réalisé deux autres expositions sur le patrimoine bâti de la Vallée, édité l'ouvrage « *Promenades en Vallée du Scorff* »⁴ organisé de nombreuses animations, randonnées guidées, visites du patrimoine historique...



Un travail rendu possible grâce à une collaboration avec les acteurs du territoire par l'échange de données, des actions concertées pour la préservation et la restauration du patrimoine : le Service de l'Inventaire⁵ et le Service Régional de l'Archéologie à la Direction Régionale des Affaires Culturelles, la Région Bretagne, le département du Morbihan⁶, Roi Morvan Communauté et les communes.

Plusieurs associations ont aussi joué un rôle moteur, les unes animant les visites du patrimoine comme les Offices de Tourisme du Roi Morvan et du Pays de Plouay ou l'Association d'Animation du Pays Pourleth, les autres apportant le fruit de leurs recherches comme le Comité Historique de Quéven ou l'Association d'Archéologie et d'Histoire de Bretagne Centrale (collaboration à l'écriture des textes des panneaux...).

Plus particulièrement, Scorff et Patrimoine en la personne de son président Daniel Tanguy a été l'interlocuteur privilégié du Syndicat du Bassin du Scorff. Référent archéologique du S.R.A. pour la Vallée du Scorff, il conduit depuis 23 ans le chantier de fouilles au village celtique de Kerven Teignouse à Inguiniel, a travaillé à la restauration et à la valorisation du Hameau médiéval de Pontkalleg (Berné), collaboré à la réalisation des lutrins historiques, coréalisé une exposition sur le patrimoine lié à l'eau en 2009.



Grâce au travail des uns et des autres, et n'oublions pas toutes les personnes qui, au gré des rencontres, ont accepté de témoigner sur leur passé, de nous confier leurs archives personnelles, leurs photos ou collections de cartes postales, le Syndicat du Bassin du Scorff a rassemblé un fonds d'archives qui permet de présenter cette synthèse sur le patrimoine rural et la vie paysanne en Vallée du Scorff.

Nous évoquerons cet habitat chez les celtes et au moyen âge, mais surtout de l'Ancien Régime au 20^e siècle grâce aux nombreuses constructions encore présentes sur ce territoire : maisons, granges, étables, écuries, fours à pain, puits, lavoirs, prés irrigués, béliers hydrauliques, sans oublier le parcellaire et les voies de communication, les moulins, les pêcheries...

² Circuits téléchargeables sur le site www.syndicat-scorff.fr Espace de téléchargement.

³ *Vallée du Scorff Bretagne*, Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France, Collection Images du Patrimoine, textes Judith Tanguy-Schroër, Catherine Toscer-Vogel, photographies Bernard Bègne A.P.I.B., 2000.

⁴ Jacqueline Le Calvé et Loïc Tréhin, *Promenades en Vallée du Scorff*, Editions Yoran Embanner, Fouesnant, 2009.

⁵ Le Service de l'Inventaire est aujourd'hui intégré à la Région Bretagne

⁶ La direction de la Culture, les Archives départementales...

Autant de patrimoines témoignant des savoir-faire, des modes de vie et de l'organisation sociale de nos prédécesseurs sur le bassin versant.

Les Celtes du Scorff : des stèles funéraires à Kerven Teignouse

Véritables axes de circulation, rivières et vallées ont toujours été propices à l'installation des hommes, offrant des ressources naturelles et des emplacements stratégiques sur des promontoires ou aux points de franchissement des cours d'eaux. En vallée du Scorff, on trouve des vestiges de cette occupation dès la Préhistoire. A l'Age du Fer, le peuplement semble important comme l'indique la densité des stèles funéraires, témoins de l'implantation gauloise.

Daniel Tanguy en a recensé plus de 1 000 dans le Morbihan⁷. Le plus souvent hémisphériques, parfois hautes et de forme allongée, elles signalent la présence d'un cimetière à incinération, souvent associé à un village de l'âge du fer et correspondent aux pratiques culturelles funéraires des celtes aux 5^e et 6^e avant Jésus-Christ.



8

Dans un enclos quadrangulaire où trônait la stèle sur un tertre, les ossements incinérés étaient placés en pleine terre dans des urnes ou de petits coffres, puis recouverts d'une pierre plate. A la disparition de ce rite, certaines seront brisées, d'autre tardivement christianisées, gravées d'une croix ou transférées près d'un édifice religieux, transformées en chasse-roues à l'angle des bâtiments, en bornes de limite de propriété ou intégrées dans les talus.

La découverte de l'une de ces stèles à Inguiniel au lieu-dit Kerven Teignouse va conduire à l'organisation d'un chantier de fouilles mené chaque été depuis vingt-trois ans par Daniel Tanguy. Les recherches ont révélé l'évolution de cet habitat celte de sa fondation vers 500 avant notre ère jusqu'aux derniers temps de l'indépendance gauloise (vers 50 av. J.-C.)⁹.

Ainsi, au début du 3^e siècle av. J.-C., la ferme se transforme en une véritable forteresse de cinq hectares sous l'autorité d'une aristocratie locale. Située sur une hauteur, à proximité de deux cours d'eau, cet espace est protégé par des fossés défensifs et des talus surmontés de palissades, un accès surveillé associant passerelles et portails.

⁷ Tanguy Daniel, *Les stèles de l'Age du Fer dans le Morbihan*, Institut Culturel de Bretagne, collection Patrimoine archéologique de Bretagne, Rennes 1997.

⁸ Sauf précisions, tous les dessins au trait sont de Loïc Tréhin collection Syndicat du Scorff

⁹ Tanguy Daniel, *Kerven Teignouse, un habitat de l'âge du Fer (Inguiniel – Morbihan)*, rapports annuels successifs



10

Les fouilles révèlent une importante activité artisanale, céramique caractéristique de l'art celte, ateliers de tissage et forges travaillant le fer destiné à la production d'outils, mors de cheval, faucilles... L'activité agricole est avérée par la présence de souterrains de stockage et de greniers sur pilotis, de meules à grains. L'analyse des pollens a aussi révélé la culture de céréales¹¹, dont le blé.

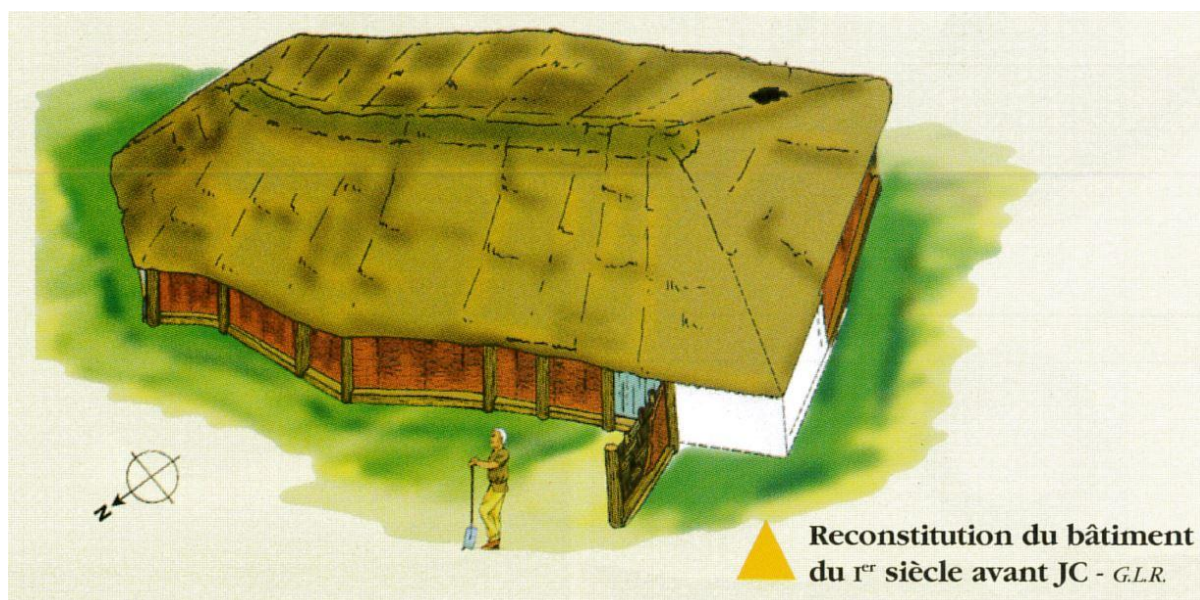
Les vestiges de l'habitat, construit avec les matériaux trouvés aux alentours du site, sont peu nombreux, mais les trous de poteaux révèlent deux structures porteuses distinctes à Kerven Teignouse, l'une constituée de poteaux plantés supportant la charpente, l'autre associant un cadre de bois horizontal (sablières) intégré dans la tranchée de fondation sur lequel sont plantés des éléments verticaux assemblés par un système de tenons mortaises.



¹⁰ Illustrations et clichés pour Kerven Teignouse Scorff et Patrimoine Gwenn Le Rest/Daniel Tanguy

¹¹ Marguerie Dominique et Marcoux Nancy, *Kerven Teignouse (Inguiniel, Morbihan, étude anthracologique, C.N.R.S., Université de Rennes 1, Unité mixte de Recherche n° 6566, archéobotanique, 2006.*

L'habitat celte, révélé par différents chantiers de fouilles en Bretagne¹², se caractérise par des constructions aux formes complexes sans étage et peu d'ouvertures avec une haute charpente recouverte d'une toiture végétale. Les poteaux porteurs en chêne, parfois aulne ou frêne, servent d'appui aux cloisons. Les parois sont réalisées avec des clayonnages : des piquets, distants de 20 cm, sont plantés dans le sol et entrelacés de baguettes de noisetier. Le tout est recouvert d'argile.



A Kerven Teignouze, plusieurs constructions font penser à un habitat mixte, en tout cas une organisation de l'espace avec deux pièces d'égale surface, séparées par une cloison avec porte. La première, faisant office de pièce à vivre, est dotée d'un foyer creusé dans le sol : la fumée s'échappe par une ouverture ménagée dans la toiture. La seconde semble davantage destinée au travail : étable, stockage de matériel, atelier artisanal... Le sol argileux est probablement damé bien que certains sites archéologiques aient révélé la présence de planchers.

Au premier siècle de notre ère, le site va progressivement décliner, mais il restera occupé pendant deux ou trois siècles à l'époque gallo-romaine.

La civilisation gallo-romaine (moins 50 avant J.-C à 500 après J.-C.)

Après les batailles et défaites gauloises contre César (56 à 54 avant notre ère), le territoire se pacifie. La civilisation romaine apporte un nouveau développement économique et culturel, réutilisant souvent des voies et des sites déjà habités.

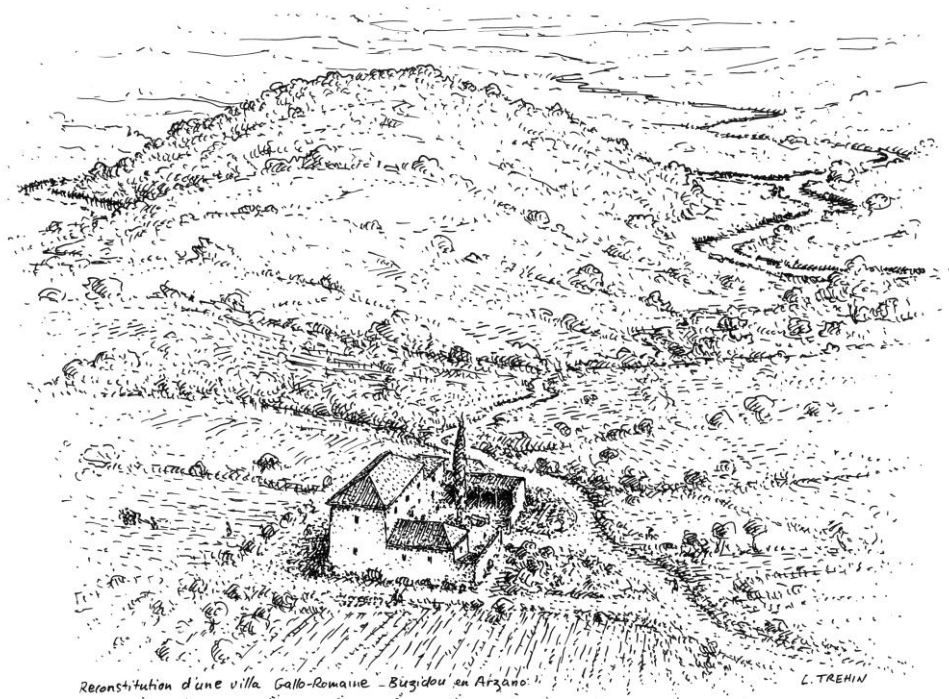
Cette influence romaine apparaît en Vallée du Scorff à travers de nombreux vestiges peu étudiés. En tout cas, les fouilles réalisées sur le proche site de Mane Vechen à Plouhinec révèlent une architecture rompant avec l'habitat celte¹³.

Utilisant de la pierre, de la chaux, des tuiles, les romains construisent de vastes domaines avec des bâtiments à étage, les uns destinés à l'espace de vie avec salles, cours, patios, jardins, les autres à l'activité agricole avec silos et entrepôts.

¹² CAMILLE VASSEUR, *L'architecture gauloise du VIII^e au I^{er} siècle avant J.-C. dans le Morbihan et en Ille-et-Vilaine : Etat de la recherche et hypothèses de reconstitution*, Master 1 Archéologie et Histoire Rennes 2, sous la direction de Virginie Defente et Patrick Maguer, 2010-2011.

¹³ <http://www.mane-vechen.info>

Ces exploitations, comme celle reconstituée à Buzidou¹⁴ à Arzano, se consacraient à la culture (céréales et légumes) et à l'élevage. Implantée sur une colline, en surplomb du Scorff, elle se situait à proximité de voies de communication secondaires reliées à un réseau routier dense et cohérent.



Ainsi, la voie romaine allant de Vannes à Quimper franchissait le Scorff en basse vallée au niveau de l'actuel Bas-Pont-Scorff (entre Cléguer et Pont-Scorff). Une autre venant du Faouët en direction de Séglien traversait Ploërdut au sud.

« L'une des mieux conservée, située à Locuon au nord de Ploërdut et désignée sous l'appellation locale de Hent-Ahès, appartient à un itinéraire antique majeur qui unissait les villes de Nantes, Vannes, Carhaix et Gesocribate (peut-être Le Conquet).

Malgré les aménagements fonciers, les parties conservées révèlent une chaussée d'excellente qualité avec un soubassement sur le paléosol de pierres posées à plat et de limon, puis une première chaussée romaine de moellons de granit posés de chant et enfin une chaussée et des recharges romaines d'arène granitique et de cailloutis¹⁵.

« Cette voie servit à charroyer sur des chariots à quatre roues tirés par plusieurs paires de bœufs les blocs de granite extraits de la proche carrière de Locuon destinés à la construction de la ville gallo-romaine de Carhaix (Vorgium). Il fallait environ treize heures pour atteindre Carhaix »¹⁶.



¹⁴ Buzidou signifie buis, on dit qu'il fut implanté par les romains en Bretagne sur les sites qu'ils occupèrent, ce lien semble ici attesté puisque l'on en trouve en quantité en contrebas dans la vallée au bord du Scorff.

¹⁵ Jean-Paul Eludut, Association d'Archéologie et d'Histoire de Bretagne Centrale, d'après un texte écrit pour le Syndicat du Bassin du Scorff lors de la mise en place de panneaux historiques.

¹⁶ *Ibid.* « Les constructeurs des premiers siècles de notre ère appréciaient la valeur de ce granite riche en mica blanc qui, au moment de l'extraction, avait l'aspect d'un marbre clair. Sa roche, relativement tendre, était facile à extraire : les diaclases (fissures naturelles) étaient assez espacées pour en retirer des blocs de plus de deux tonnes ».

Ce savoir-faire et ces techniques de construction disparaissent avec le déclin de cette civilisation et les invasions saxonnes. Suivront à partir du 4^e siècle l'immigration des populations de la Bretagne insulaire vers l'Armorique, apportant notamment au territoire une langue celtique, un découpage du territoire en pays linguistiques et l'organisation de l'espace en paroisses ou Plou.

Aux siècles suivants, les guerres opposant seigneurs bretons et pouvoir carolingien n'empêcheront pas le développement des arts et des lettres dans la péninsule (matière de Bretagne, cartulaire de Redon, Vie de saints...). Mais ce dynamisme sera brisé par les invasions normandes à l'aube du 10^e siècle, entraînant la fuite de l'aristocratie laïque et des moines.

Des vestiges de cette période sont répertoriés dans la Vallée du Scorff, mais la faiblesse de données ne nous permet pas pour l'instant de traiter de l'habitat rural durant cette période.

Au moyen âge : l'exemple du hameau médiéval de Pontkalleg

En 1281, le duc de Bretagne Jean 1^{er} constitue la châtellenie de Pont Caillouc (Berné). Elle s'étend alors sur neuf paroisses. La digue de l'étang est construite dès 1291 par Jean II et le premier manoir attesté dès 1332¹⁷.



18

Vestiges de la digue de 1292 mis au jour lors de la mise à sec de l'étang : Pont Caillouc, devenu Pontkalleg, ferait allusion à la traversée de ce « pont » qui menait au manoir sur le promontoire rocheux.

C'est aussi durant cette période que le Duc installe sur ses terres des paysans colons qui vont défricher la forêt et construire à proximité des villages et des enclos. Grâce à diverses prospections et fouilles archéologiques, six enclos et six villages contenant une soixantaine de bâtiments et ayant une emprise d'environ dix-huit hectares ont été retrouvés dans l'actuelle forêt domaniale de Pontkalleg¹⁹.

¹⁷ Données Service de l'Inventaire 1967-1968, *Berné Pontcallec Château* 06.56.014 35.01.00.00 0004

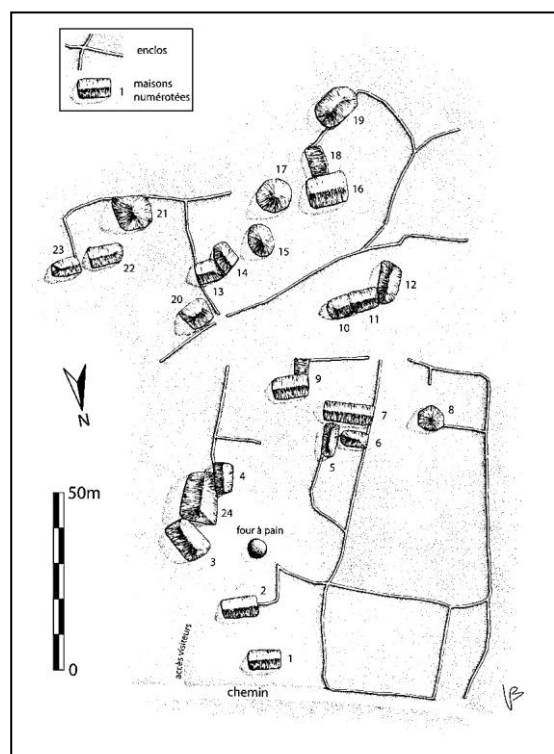
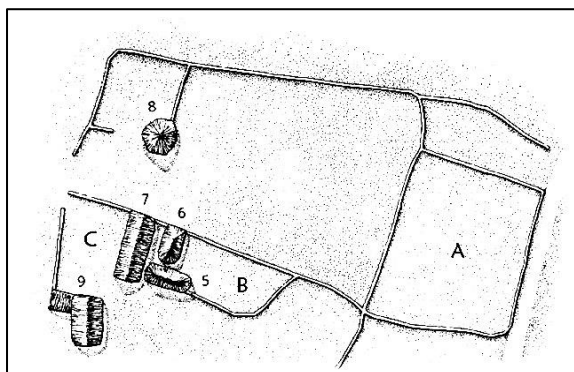
¹⁸ Cliché Auteurs de Vues, Collection Etang de Pontkalleg Syndicat du Scorff.

¹⁹ Le premier site fut découvert en 1973 lors d'un reboisement réalisé par l'Office National des Forêts. Une fouille partielle, conduite par Jean-Pierre Bardel, s'y est déroulée de 1974 à 1978 sous l'égide du Ministère de la Culture.

Jean-Pierre Bardel, *Berné, Pont Calleck - Le village déserté*, Archéologie en Bretagne, 1978-1979.

Dardignac Cécile, *Rapport de prospection archéologique. Forêt domaniale de Pont-Calleck (Morbihan, commune de Berné)*, D.G. de l'O.N.F., S.R.A. de Bretagne, CG 56, 2006.

L'un de ces hameaux a fait l'objet d'une fouille et d'une restauration partielle avec un sentier d'interprétation permettant de mieux comprendre le mode de vie paysan au moyen âge²⁰. La fouille a révélé la présence de vingt-cinq bâtiments installés sur un site déjà occupé à l'époque gallo-romaine (fragments d'amphores, statuette de Vénus...).



21

Le parcellaire révèle l'organisation et la circulation dans l'espace. Enclos à bestiaux (A), cours (nivelée de pierre et terre en B) et jardins privatifs (C avec terre arable) des habitations sont délimités par des talus et des murets, mais aucune voirie n'est clairement marquée. L'activité agricole est confirmée par la fonction utilitaire de certains bâtiments et la découverte de plusieurs meules à moudre le grain.

La présence d'un four à pain à usage collectif, datant du 18^e ou du 19^e siècle, indique une réutilisation du site au moment de l'intensification de l'exploitation de la forêt au début du 19^e siècle avec l'installation des forges de Pontkalleg²². Bûcherons et scieurs de long, fendeurs, élagueurs, fagotiers, écorcheurs, ligots, sabotiers, charbonniers (plus de 300 places à charbon répertoriées dans la forêt), charretiers y vivent alors une partie de l'année.

L'architecture des constructions moyenâgeuses fait penser à celle des celtes de Kerven Teignouse à Inguiniel. Les bâtiments, tantôt rectangulaires, tantôt à un ou deux pignons en abside, sont constitués de murs d'un mètre de haut et surmontés d'une vaste charpente avec toiture.

²⁰ La restauration du site a été réalisée de 2005 à 2007 sous la maîtrise d'ouvrage du Syndicat du Bassin du Scorff et le contrôle scientifique de Daniel Tanguy de l'association Scorff Patrimoine et en partenariat avec le Ministère de la Culture, l'Office National des Forêts, le Conseil Général du Morbihan, Roi Morvan Communauté et la commune de Berné.

Daniel Tanguy, *Mise en valeur d'un village médiéval en forêt de Pont Calleck*.

²¹ Illustrations M. Bardel, collection Syndicat du Scorff

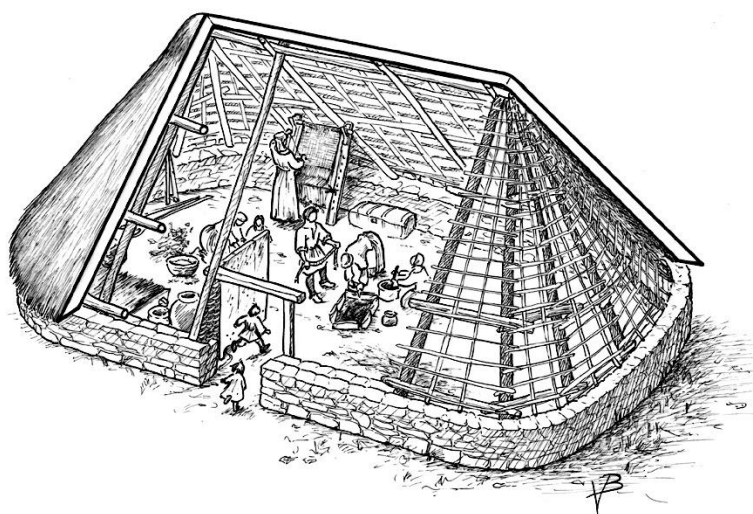
²² Duclos Sandra, *projet de conception d'un sentier d'interprétation en forêt de Pontcallec*, stage Syndicat du Scorff, IUP Métiers des Arts et de la Culture, Valorisation des patrimoines, Université de Bretagne Sud-Lorient, 2004. En 1825, le Marquis de Bruc crée avec d'autres actionnaires la « Compagnie des Hauts Fourneaux et forges de Pontkalleg ». Aux « forges d'en haut » (étang de Pontkalleg) au haut-fourneau alimenté par le charbon de bois de la forêt, sera associé en 1831 des forges à l'anglaise (coke, près du Scorff ou « forges d'en bas »). Les deux sites fermeront en 1838, les débouchés ne suffisant pas à compenser les investissements.



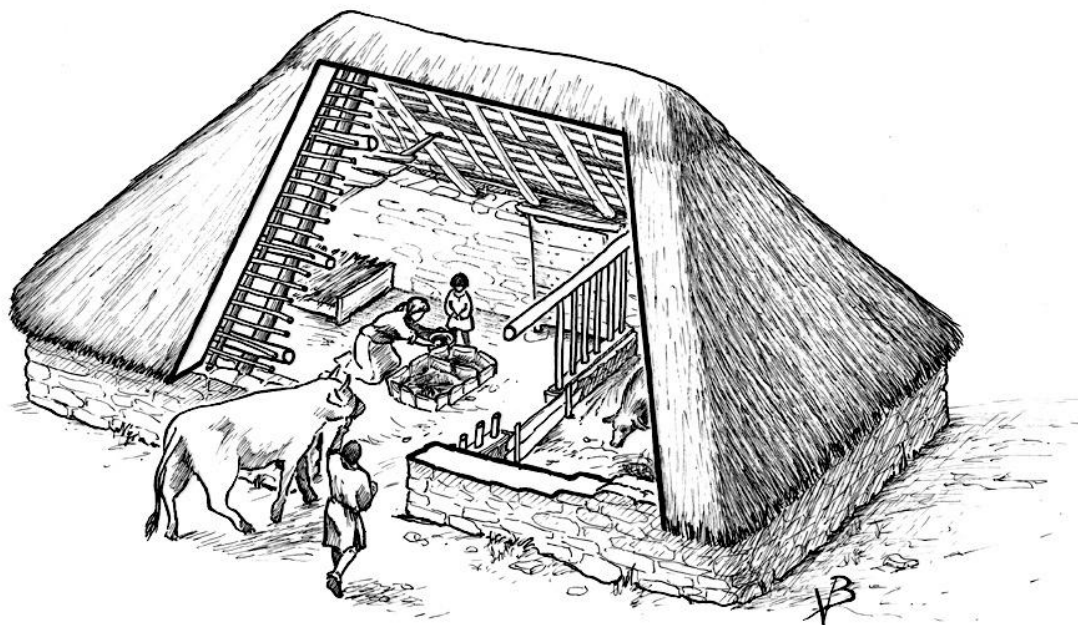
Là encore, les matériaux sont puisés à même la proche nature : larges murs associant pierre et terre, arbres coupés sur place, toiture végétale, probablement constituée de paille de seigle ou de carex.



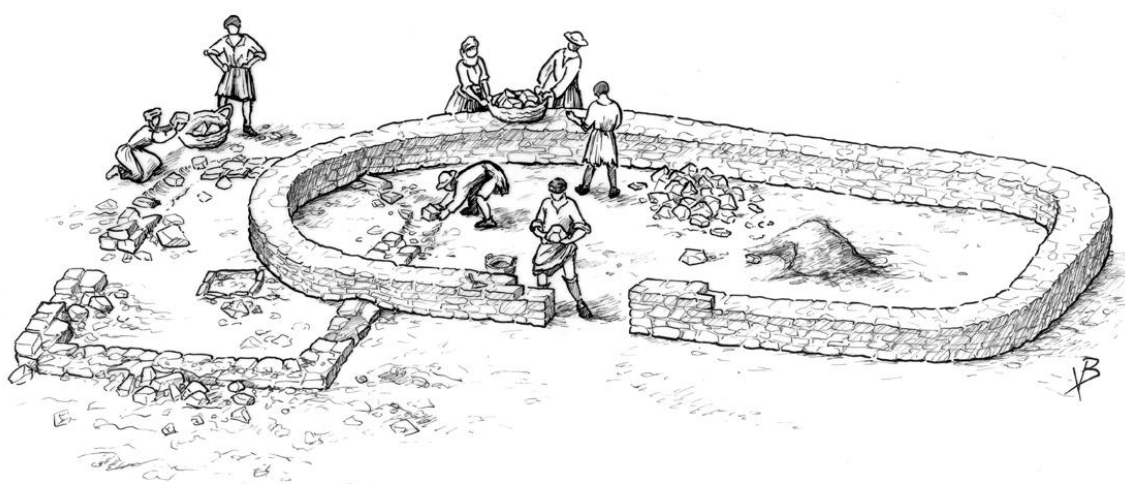
L'accès à ces maisons sans étage et fenêtres se fait par une porte (encadrement parfois constitué de deux plaques de granit) percée dans l'un des murs gouttereaux. A l'intérieur, l'espace à vivre est organisé autour du foyer central quadrangulaire, creusé à même le sol et bordé de pierres. Sans conduit, la fumée s'échappe tant bien que mal par une ouverture ménagée dans la toiture.



La présence de maisons sans foyer faisant office de remise, grange ou étable, n'exclut pas la cohabitation des hommes et du bétail sous le même toit. L'une d'elle, véritable maison mixte médiévale (14^e-15^e siècles), dispose de deux portes face à face. Une cloison centrale sépare la pièce à feu d'un espace clos sans ouverture sur l'extérieur. Destiné aux bêtes, il apporte un complément de chaleur.



Les édifications se poursuivent au fur et à mesure des besoins. Un autre bâtiment, beaucoup plus vaste et visiblement daté des 17^e et 18^e siècles, est ainsi construit sur les vestiges d'une ancienne forge des 14^e et 15^e siècles (foyer avec abondance de scories et résidus de fer).



Ce fut sans doute l'un des derniers. Le hameau est ensuite déserté, parce que les de Guer, marquis de Pontkalleg, transforment cette zone en forêt dite en 1680 « cernée d'un grand enclos de sept lieux de circonférence »²³, mais aussi parce qu'un nouveau type d'habitat rural se développe dès le 16^e siècle.

²³ *Ibid.* Service de l'Inventaire

Un nouvel habitat rural aux 16^e et 17^e siècles

L'inventaire du patrimoine indique la présence d'un nouvel habitat rural en Vallée du Scorff dès 1494 (linéau de porte à Kerlaran à Quéven)²⁴ et en 1576 (maison de prêtre à Rescaly à Locmalo). Ces constructions n'étaient probablement pas uniques au 16^e siècle, mais elles ont pu être détruites, tout particulièrement en basse Vallée du Scorff où le patrimoine rural a été reconstruit au 19^e siècle avec le développement économique et au 20^e siècle après les bombardements de la guerre 1939-1945.

En tout cas, ces maisons rurales, plutôt bien préservées en moyenne et haute vallée, se multiplient au 17^e siècle. La mise en place aux siècles précédents de grandes seigneuries détentrices de la haute justice (Kemenet Guégant, Roche Moisan, Pontcallec, Léon, Rohan) dans le fief desquelles s'installent de petites seigneuries avec manoirs (18 à Lignol et 21 à Ploërdut au 15^e siècle) favorise l'installation de paysans sur les terres. La production agricole et les échanges commerciaux augmentent, enrichissant une frange du monde rural, dynamisant les édifications.

Si cet habitat puise lui aussi ses matériaux à même la nature (granite extrait dans de petites carrières près des hameaux, terre, bois, paille de seigle), son architecture se rapproche davantage de celle du manoir dont il recherche le confort, tout particulièrement celui de la cheminée avec conduit.

Un progrès majeur qui implique la construction de murs pignons en hauteur et fait véritablement évoluer les techniques d'édification. Les murs, constitués d'un double parement avec remplissage au centre, sont suffisamment épais pour permettre d'y insérer ce conduit et de porter le linteau et la souche de cheminée.

De même, les façades prennent de la hauteur et sont percées de plusieurs baies, portes et fenêtres, en pierre de taille avec piédroits et linteaux. Les solides murs supportent les poutres nécessaires à la création d'un étage et la lourde charpente recouverte de chaume.



La forme rectangulaire caractéristique de ces maisons dites localement « longères » est visiblement liée à la longueur des poutres limitée par la taille maximale atteinte par les arbres locaux.

²⁴ Vallée du Scorff Bretagne, *op.cit.*, p. 94, « la plus ancienne observée à ce jour sur une maison rurale en Bretagne ».

Architecture rurale en Bretagne, 50 ans d'inventaire du patrimoine, sous la direction scientifique et coordination éditoriale de Catherine Toscer et Jean-Jacques Rioult, Lyon, éditions Lieux Dits, 2014

Ces matériaux et techniques de construction vont perdurer près de cinq siècles et être utilisés jusqu'à la première moitié du 20^e siècle. Pourtant, l'habitat rural de la Vallée du Scorff étonne par sa diversité avec son architecture vernaculaire influencée par les modes, les lieux, les goûts des commanditaires et les savoir-faire des artisans.

Des logis d'autant plus difficiles à dater qu'ils ont été remaniés d'une génération à l'autre, mais une organisation de l'espace, des détails architecturaux astucieux et esthétiques, révélateurs de la mentalité et du mode de vie paysan de l'Ancien Régime à la première moitié du 20^e siècle.

Les aménagements intérieurs

Ainsi, à l'intérieur, la cheminée joue un rôle essentiel dans la vie quotidienne du paysan. Dans la pièce principale, elle diffuse la chaleur par rayonnement avec sa grande ouverture. Elle sert à la fois à cuire, éclairer, chauffer et rassembler. L'organisation de l'espace se fait autour de cet élément essentiel : les lits se succèdent sur le mur aveugle souvent au nord tandis que la table et les bancs sont rangés près du foyer et face à la fenêtre au sud-ouest.

La cheminée est un élément de prestige et ses constructeurs y apportent le plus grand soin. Les unes sont engagées : le foyer et le conduit sont intégrés dans l'épaisseur du mur pignon. La hotte saillante à faux-manteau avec linteau de bois ou de pierre s'appuie sur des corbelets dont les queues apparaissent à l'extérieur.

Détail extérieur : un lamier en granit protège le corbelet de bois



Les autres sont directement adossées au mur pignon et la hotte saillante s'appuie sur des piédroits. Sculptées avec soin, figurant parfois des personnages comme dans une maison à Kerzoze en Mellionnec, ces cheminées sont munies de niches ménagées dans le mur destinées aux aliments et ustensiles. Celles situées au bas du foyer permettent de stocker la braise la nuit ou font office de four fermés par une pierre plate.



Cheminée intégrée avec hotte saillante à faux-manteau avec linteau de bois s'appuyant sur les corbelets

Le modèle urbain des 17^e et 18^e siècles, intégrant progressivement hotte etâtre dans le mur, est tardivement adopté en Vallée du Scorff. Courant dans les châteaux de plaisance au 18^e siècle comme à Manehouarn, il se diffuse plutôt dans les maisons bourgeoises rurales à étage de type ternaïre après 1850.



Dans le salon et les chambres, le conduit est intégré dans l'épaisseur du mur : la taille réduite du foyer, la hotte non saillante et son trumeau indiquent un usage unique de chauffage. La corrélation entre l'espace occupé par la cheminée dans la pièce et l'importance de sa fonction est évidente. Ainsi, la cuisine conserve une vaste cheminée pour cuire les aliments avec parfois bancs et vaisselier intégrés²⁵, mais cet élément va progressivement disparaître de l'habitat au 20^e siècle.

D'autres aménagements intérieurs, notamment dans les maisons des 17^e et 18^e siècles quand le mobilier est encore sommaire, s'inspirent du manoir. Placards muraux parfois associés à un charnier, et éviers ne sont pas rares : ils peuvent même être aménagés de façon à pouvoir être fermés par des vantaux de bois.



Placard mural au manoir de Kerdual

L'escalier est également signifiant et accompagne la création de l'étage destiné au stockage des récoltes ou à l'habitation. Lorsqu'il est situé à l'intérieur, il copie là encore le manoir par la construction d'un escalier en vis dans la pièce principale (17^e siècle).

²⁵ Collection Bibliothèque de Plouay, cliché Sylvain Nignol

²⁶, Anne Le Meur, *Petite Histoire du foyer*, Revue Tiez Breiz n° 31, 2012.

²⁷ Collection Syndicat du Scorff, cliché Xavier Scheinkmann.



Escalier en vis en pierre au presbytère d'Inguiniel daté du 16^e siècle

En pierre ou en bois²⁸, il est un signe indéniable de réussite sociale, d'autant plus si sa présence est visible de l'extérieur par une construction en demi œuvre ou hors œuvre (tourelle).



Escalier en vis en bois dans œuvre : l'arrondi est ménagé dans l'épaisseur du mur, décelable par un mur légèrement bombé dans l'appentis construit à l'arrière du bâti et accessible par une porte en anse de panier.

L'accès aux étages se fait aussi par l'extérieur dans les greniers à surcroît : une simple échelle accolée en façade permet de monter la récolte par la fenêtre dont la base est au ras du plancher.

Au 18^e siècle, l'escalier adossé à la façade a la préférence. Vivre ou dormir à l'étage est un signe de prestige. Bâti en pierres de taille, avec parfois une niche à chien ménagée sous l'escalier, il contribue à la décoration des façades.

²⁸ Pour les escaliers en vis en bois, la première marche est parfois en pierre, combinant astucieusement prestige et aspect pratique, éliminant le problème de pourrissement du bois au contact du sol humide de la terre battue. Le noyau central est constitué d'un fût d'arbre d'un seul tenant dans lequel sont enchâssées les marches.

Les aménagements extérieurs

Ces façades étonnent aussi par la grande diversité des portes et fenêtres. Leur formes, leurs tailles et parfois l'inscription d'une date donnent des indications sur le moment de l'édification, mais attention aux réemplois lors des reconstructions.

Les portes en accolade et en anse de panier sont plutôt antérieures au 17^e siècle tandis que les portes à linteau droit et en arc plein cintre se développent à partir du 17^e siècle. Les baies à linteau en arc segmentaire sont postérieures à 1750.



L'absence de symétrie dans l'ordonnement des baies et façades est un signe d'ancienneté. Jusqu'au 17^e siècle, les hauteurs et longueurs des pierres des baies sont variables. Il y a rarement correspondance entre les deux montants des baies incrustées dans la maçonnerie. Les petites baies n'ont qu'un bloc vertical par montant.



A partir du 18^e siècle, la hauteur des pierres est normalisée (1 pied, soit environ 30 cm), la largeur ne l'est pas. Après 1850, hauteur et largeur sont normalisées et les pierres de taille sont souvent saillantes dans la maçonnerie.



Par leur sculptures et ornements, portes et baies, souches de cheminée, corniches, niches à chien... participent au prestige de celui qui y vit et révèlent parfois son métier, navette de tisserand, tenaille de forgeron, hache de charpentier, mais aussi calice ou croix pour les maisons de prêtre. Les mises en œuvre sont soignées : fenêtres à meneau inspirées du manoir, portes échancrées dans le bas pour les barriques.

La toiture de chaume en paille de seigle contribue à l'harmonie de l'ensemble, donnant au logis une silhouette caractéristique avec ses volumes souvent aussi conséquents que ceux de la façade.

La nécessité d'entretenir annuellement les chaumes, d'ailleurs spécifiée dans les baux, les nombreux incendies causés par les feux de cheminée détruisant parfois un village entier, vont progressivement donner la préférence à l'ardoise dans les nouvelles édifications et dans les restaurations à partir de la seconde moitié du 19^e siècle.

Toutefois, les nouvelles charpentes soutenant le poids des ardoises, beaucoup plus lourdes, modifient la pente des toitures comme on peut parfois le voir sur la souche des cheminées. Ces matériaux changent aussi l'esthétique des chaumières. Le chaume disparaît peu à peu du paysage, souvent remplacé ou recouvert par de la tôle ou du fibrociment quand ces logis perdent leur fonction d'habitation.

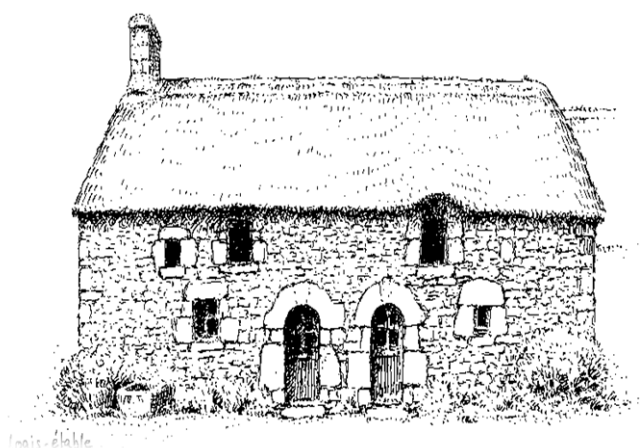


Typologie rurale et hiérarchie sociale

La diversité de l'habitat s'exprime aussi dans l'organisation de l'espace, révélant la hiérarchie sociale au sein du monde rural. L'aisance va de pair avec la volonté de séparer la fonction d'habitation et de travail, d'afficher sa réussite en soignant les décors et en logeant à l'étage.

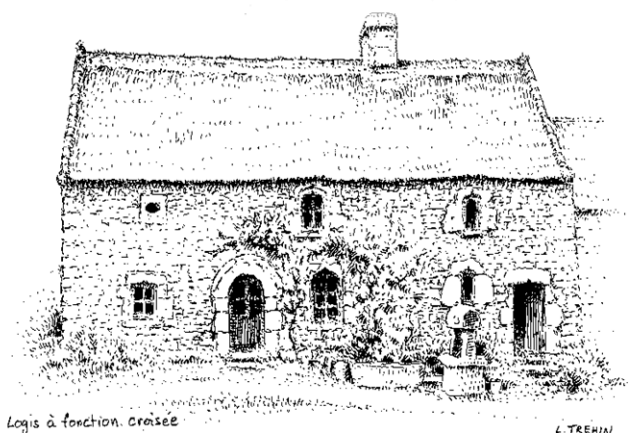
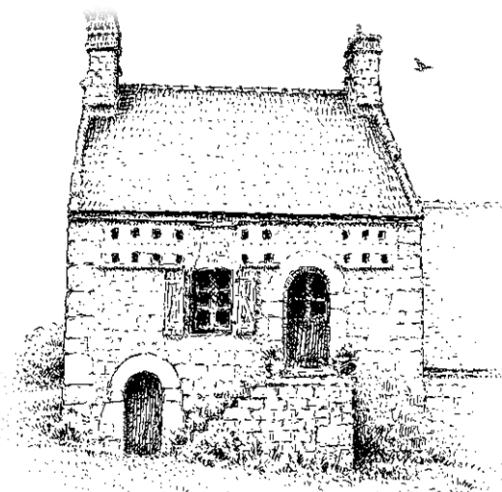


Au bas de cette hiérarchie, le logis-étable, connu sous le nom de penti, constitué d'un rez-de-chaussée avec porte et fenêtre et d'un grenier avec lucarne. Modeste, il regroupe sous le même toit famille, bêtes et outils dans la pièce à feu tandis que le grenier sert de fenil. Il reste néanmoins confortable à contrario de toute cette frange paysanne très pauvre vivant dans des cabanes et des huttes, dont l'habitat n'est pas parvenu jusqu'à nous.



Chez d'autres paysans, plus aisés, cet habitat mixte se complexifie. Ils séparent la pièce à vivre de l'étable comme au Guerguer à Inguiniel. La première est repérable à sa souche de cheminée et sa grande baie. A contrario, la seconde est éclairée d'une étroite fenêtre. Séparées par une cloison, on y entre tantôt par une seule porte, tantôt comme ici par deux portes plein cintre jumelles, véritables symboles de la réussite sociale de son propriétaire. Le grenier est accessible par les lucarnes, mais il n'est pas rare qu'un escalier en façade y facilite l'accès.

Dans le logis de plan massé à étage, courant à Locmalo, on accède à la pièce à feu par un escalier en façade. Le bas fait office de cellier et la fonction agricole reléguée dans un bâtiment mitoyen. Il s'agit souvent de maisons de prêtres résidants près de chapelles, repérables à leurs calices. Ici, à Kerganmeur en Locmalo, les trous de boulins de la façade, destinés à l'élevage des pigeons, révèlent la noblesse du propriétaire (privilège).

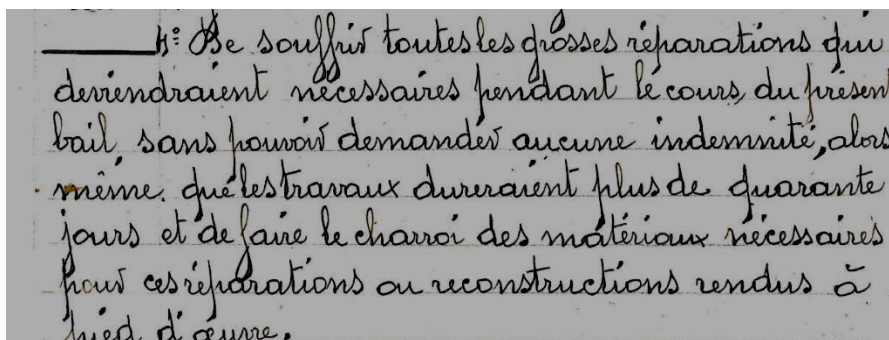


Astucieux, le logis à fonction croisée, bâti par des notables ruraux comme à Kerguo à Lignol, superpose à la pièce principale un grenier où les grains font office d'isolant. La chambre avec cheminée profite de la chaleur qui monte de l'étable. Ces demeures soignées à l'esthétisme voulu s'inspirent du manoir dans un souci de reconnaissance sociale : cheminées monumentales, ouvertures sculptées, escaliers en vis ou en façade avec niches à chien, armoires et éviers muraux.

Les artisans de la construction

Mais qui construit ces bâtiments parvenus jusqu'à nous ? Des artisans évidemment, organisés en corporations, travaillant en famille²⁹, apportant leur savoir-faire, leur habileté et style propre : maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, couvreurs. C'est eux qui donneront une identité propre à ce bâti, cette architecture vernaculaire si riche en diversité.

Mais ils ne seront pas les seuls car les paysans sont aussi des bâtisseurs : ce sont eux qui accomplissent le gros œuvre, creusent notamment des carrières autour des villages pour y récupérer la pierre et la charroyer, aident à la construction. Une obligation d'ailleurs spécifiée dans les baux comme ici en 1918 à Plouay³⁰ :



Ces obligations et corvées rappellent aussi les contraintes du système seigneurial. Elles persistent dans les baux bien au-delà de la Révolution et jusqu'au 20^e siècle, pesant sur la vie quotidienne du monde paysan de la Vallée du Scorff.

Pourtant, sous l'Ancien Régime en Basse Bretagne, la noblesse ne détient pas la propriété de l'ensemble du bâti construit sur ses terres. En effet, au moyen âge, se met en place un type de contrat spécifique, le domaine congéable.

Créé pour favoriser le défrichement et l'installation des colons, ce contrat sépare la propriété en deux. Le seigneur possède le fonds, c'est-à-dire la terre, tandis que le domanier possède ce que l'on appelle les édifices et superficies, c'est-à-dire tout ce qu'il bâtit sur les terres qu'il aura défriché, maisons, talus et haies, bois non décoratifs et récoltes.

Pour la terre, le paysan signe un bail, souvent établi pour neuf ans, moyennant une commission. Il paye également un loyer fixe à la Saint-Michel en argent, céréales, volailles, bétail... et corvées.

Ainsi, au village de Locmaria en Plouay, dépendant de la seigneurie de Manehouarn dont le siège est à Plouay³¹, entre 1750 et 1799, le convenancier ou domanier, Vincent le Stanguennec, paye au 29 septembre 3 livres 12 sols, 5 minots de froment, 10 minots d'avoine grosse, 2 moutons à 10 livres, 6 chapons, une corvée à 6 livres.

Son bail est renouvelé tous les 9 ans avec une commission de 450 livres. Parmi ses devoirs, il est « obligé de nourrir et d'élever un jeune chien ». Le document spécifie également un « Droit de coutume à la fête de la dite chapelle (forrainne) dudit lieu » sans donner plus de précision.

²⁹ Ainsi, à Plouay, Daniel Tanguy de l'association Scorff et Patrimoine a trouvé dans l'analyse des actes de décès de nombreux métiers en lien avec la construction des maisons, des maçons notamment les familles Gaudin et Daniel, d'abord installés dans les villages au nord de Plouay (vers Saint-Quidic), puis au bourg rue du Budot et Mentec, des menuisiers, des couvreurs de paille et d'ardoise (dès le 17^e siècle).

³⁰ Archives privées.

³¹ Selon un document comptable, un « rôle » établi à la veille de la Révolution, Archives privées.

en ployay		Lomaria grace	Passe de Leon	10 ^e
		vincent le sangnece		Domaine
3.	12.	argent, trois livres, Douce Sols	3 ^e 12	
		froment, long minots	5 ^e int ^e ftt	
		avoine grove, Dix minots	10 int ^e a: g:	
10.		moutons, Deux, & 1/2	10 ^e	
4.	10.	chapons, Dix	6 ^e ch:	
6.		porce a 80 ^e	6 ^e	
24.	2.			
Dait 1762		Avoir		
1763	79. 12. 10	1762	77. 17.	
1764	72. 12. 10	1763	79. 14. 6	
1765	80. 11. 2.	1764	72. 12. 10	
1766	86. 8. 4.	1765	80. 11. 2.	
1767	80. 11. 6	1766	85. 4. 11	
1768	86. 12. ~	1767	80. 19. 6	
1769	91. 12. ~	1768	86. 12. ~	
1770	92. 18. 10.	1769	91. 12. ~	
1771	100. 15. 4.	1770	92. 18. 10.	
1772	110. 10. 4.	1771	100. 15. 4.	
1773	100. 3. 8.	1772	110. 10. 4.	
1774	96. 6. 4.	1773	106. 3. 8.	
1775	106. 14. 9.	1774	96. 6. 4.	
1776	97. 15. 4.	1775	106. 14. 9.	
1777	87. 17. 0.	1776	99. 15. 4.	
		1777	87. 17. 0.	

Là où ce type de contrat existe, c'est bien le paysan, lorsqu'il dispose de fonds suffisants, qui fait construire le logis, choisit les artisans, fait établir les plans selon ses moyens, ses goûts et ses aspirations, y apporte sa touche personnelle. Le logis est bien l'expression du monde paysan dans le cadre du domaine congéable, d'ailleurs dominant en Vallée du Scorff.

Ainsi, toujours dans la seigneurie de Manehouarn qui s'étend aussi sur les communes avoisinantes, avant la Révolution, outre les trois moulins en fermage (loyer en argent), sur 78 exploitations 5 sont en métayage (loyer et tiers des grains) et 73 soit la grande majorité à domaine congéable.

Mais si le convenant permet au paysan d'accéder à la propriété, les édifices et superficies restent en indivision. Au moment des successions, seul le seigneur peut donner à l'un des héritiers la « permission de congédier » ses consorts.

Il peut aussi renvoyer à tout moment l'édificier, lui faisant rembourser les édifices et superficies par le repreneur. Aussi, pour ne pas grever le fond, le seigneur, dès le 18^e siècle, autorise rarement de nouvelles constructions ou alors non estimables en cas de congément.

permis de faire un
hangar, non estimable
en cas de Congément.

Cette tendance persiste après la Révolution qui, si elle condamne les droits seigneuriaux, ne remet pas en cause le système du domaine congéable, d'ailleurs encore en vigueur aujourd'hui puisqu'il reste quelques biens régis par ce contrat. La loi du 6 août 1791 maintient la double propriété favorisant le foncier, libre d'interdire toute construction et rénovation³².

³² Jacqueline Le Calvé, *Kernault, la mémoire d'un lieu. De l'évolution du rôle du manoir dans le milieu rural XVe-XXe siècles*, Rapport Manoir de Kernault, Mellac, 1999.

Le foncier, soucieux de racheter progressivement les édifices et superficies pour être propriétaire de l'ensemble et transformer le domaine congéable en fermage, doit faire face à des coûts d'investissements importants qui vont le conduire à faire ces acquisitions sur le long terme, aux 19^e et 20^e siècles, laissant les constructions se déprécier pour les acquérir plus aisément.

Et si cette démarche passe par une procédure de congément six mois avant par le propriétaire du fonds, le domanier ne peut refuser. Il devra attendre la loi de 1897 pour avoir le droit de demander son congément et 1947 pour préempter le foncier et être autorisé à faire les aménagements nécessaires à la modernisation de son exploitation.

Au 19^e siècle, l'estimation des biens est à la charge du foncier : elle est faite par le juge de paix. Elle concerne les bâtiments, y compris puits, four à pain, auges, foin, mais aussi talus, bois et récoltes sur pied.

Les tenanciers s'estiment floués par le montant des estimations, ce qui donne lieu dans certains cantons à de véritables soulèvements populaires. Qui plus est, en devenant locataires, ils perdent leur statut de propriétaires de biens souvent dans leur famille depuis plusieurs générations. Ils préfèrent le maintien du domaine congéable.

Le renouveau des constructions aux 19^e et 20^e siècles

En tout cas, à partir de la seconde moitié du 18^e siècle, le domaine congéable contribue malgré lui à la préservation du patrimoine rural puisque les nouvelles constructions ne sont plus autorisées pour ne pas augmenter la valeur des édifices et superficies. Il contribue aussi à leur dégradation et probablement dans la seconde moitié du 19^e siècle à la construction d'un nouvel habitat rural plus fonctionnel et rationnel.

Ces édifications sont à l'initiative de l'ancienne noblesse, mais aussi de la bourgeoisie paysanne naissante, issue de familles proches de la noblesse sous l'Ancien Régime, anciens métayers et fermiers suffisamment aisés pour pouvoir après la Révolution acquérir des fermes, profitant des mouvements de biens, notamment en lien avec le passage du domaine congéable au fermage³³.

Ainsi le type ternaire, d'abord urbain, mais déjà présent dans la vallée aux 17^e et 18^e siècles s'impose entre 1850 et la guerre 1939-1945. Connues localement sous le nom de « maisons de maîtres », plutôt édifiées par la bourgeoisie paysanne dans les villages, ces habitations sont aisément reconnaissables : une porte centrale cernée de deux larges baies rectangulaires au rez-de-chaussée, un étage éclairé de trois baies et une toiture en ardoise.



La porte d'entrée ouvre sur un couloir donnant accès de part et d'autre à deux pièces à cheminée faisant office de salon et cuisine. Ce couloir abrite également un escalier tournant en bois débouchant sur un premier palier abritant deux chambres avec cheminée et une petite chambre au centre, puis au grenier sous les toits. Ce modèle de distribution perdurera au-delà de la première guerre mondiale.

³³ La noblesse, soucieuse de garder l'intégrité des terres autour de son manoir ou château, préfère vendre les fermes éloignées dans les autres communes pour disposer de fonds nécessaires au rachat des édifices et superficies des fermes les plus proches, mais aussi pour faire face à la fin du droit d'aînesse, obligeant au partage égal des biens au moment des successions.

Les propriétaires terriens et les fermiers construisent également de nouvelles longères plus modestes, reprenant une distribution intérieure similaire avec couloir central. Celles édifiées pour les locataires dans le cadre de fermages regroupent aussi parfois sous un même toit deux logis ayant chacun porte et fenêtre au rez-de-chaussée, lucarne et grenier, parfois commun, à l'étage³⁴.

La sobriété des façades, accentuée par la régularité des baies, fait ressortir les pierres de taille saillantes des portes et fenêtres. Elles étaient à la base destinées à permettre d'enduire les murs réalisés en petit appareil irrégulier, enduits jamais réalisés ou supprimés lors de récentes rénovations.

A l'intérieur, un système de cloisons permet de ménager un espace couloir pour l'installation d'une échelle meunière conduisant aux combles tout en isolant la pièce à feu. Cette dernière est agrémentée de modestes boiseries avec placards muraux et foyer de cheminée pouvant être fermé par une porte ou muni de bancs et d'un vaisselier.



On trouve également en Vallée du Scorff deux exemples de fermes modèle rationnelles issues de ce courant, à Kerlarec à Arzano et à Saint-Néec en Lignol. Dans cette dernière, sont associées dans la même longère, au centre, la salle et la chambre, à chaque extrémité, l'étable à proximité de la laiterie et l'écurie.

Dans tous les cas, on souhaite reléguer la fonction agricole dans les bâtiments plus anciens et dans les nombreux bâtiments annexes construits à partir du 18^e siècle et venus enrichir la diversité du patrimoine rural.

Granges et fours et pains

Ces dépendances, édifiées aux 18^e et 19^e siècle, ont souvent disparu comme les soues à cochon circulaires couvertes d'un toit conique dont il ne reste parfois que la base. Les granges, gardant leur fonction utilitaire jusqu'à aujourd'hui, sont par contre plutôt bien préservées.

Servant de grenier à foin, de remise à charrette et outils, de pressoir et de cellier pour le cidre dont le commerce est important dans la vallée, elles varient par leur taille et leur forme, certaines disposant même d'une habitation à l'étage.

Quelques-unes sont monumentales comme celle de Penderff à Lignol datée de 1644, munie d'une porte charretière plein cintre et de boulins confirmant son rattachement à un manoir disparu, d'autres plus modestes mais à l'architecture tout aussi soignée avec ouvertures plein cintre ou rectangulaire, escalier intérieur ou extérieur menant à l'étage...

³⁴ Travail de collectage réalisé par le Comité Histoire et Patrimoine de Plouay Atelier Patrimoine rural, clichés Myriam Le Nay, Yves Le Tullier.

On voit également apparaître après 1850 un modèle courant comportant un mur pignon au nord, deux murs latéraux bas et une façade sud ouverte protégée par un auvent. La charpente, bien apparente, est recouverte d'ardoise ou de tôles³⁵.



Si toutes ces constructions annexes ont d'abord une fonction pratique, on ne peut que remarquer la recherche d'esthétisme dans ces édifices qui requièrent indéniablement une technicité élaborée et des connaissances architecturales.

C'est le cas des fours à pain, difficiles à dater, mais qui se multiplient aux 18^e et 19^e siècles dans les villages à l'initiative des paysans dont la base de l'alimentation est le pain. Ces fours de villages, pour la majorité des communs, sont caractéristiques avec leur couverture végétale, leurs embase, façade et murs périphériques en pierres taillées et à la maçonnerie soignée³⁶.



La porte du four ou gueule peut être en arc surbaissé, mais encore en ogive, plein cintre, rectangulaire ou carrée. La porte ou pierre de fermeture a souvent disparu, mais les corbelets pouvant servir à déposer les outils comme la pelle, l'évent évacuant l'excédent de vapeur, l'autel (table de travail devant l'entrée), le cendrier, les niches sont bien conservés.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Tiez Breiz a réalisé une fiche technique précise destinée à faire un inventaire de ce patrimoine en Bretagne. www.tiez-breiz.org

Moins courantes, les granges à four comme celle de Branzar à Locmalo sont munies d'une cheminée pour l'évacuation des fumées.



A l'intérieur du four, la chapelle a la forme d'une coupole hémisphérique ou aplatie, construite grâce à la technique du dôme : une fois la base des murs de la chapelle construits, on monte un dôme de terre qui servira à guider la construction de la coupole. La terre sera ensuite évacuée par la gueule.

La sole peut être en terre battue ou en dallage de granite. Afin d'augmenter la rapidité de chauffe du four, de la brique réfractaire est installée sur la sole comme à Saint-Coff à Plouay où l'on en a retrouvé provenant de la briqueterie de Kérolé à Lorient, usine active entre 1876 et 1926. Alors que le four figure déjà au cadastre napoléonien de 1846, cet aménagement est plus tardif, tout particulièrement ce modèle avec son moulin à vent symbolisant le nom du propriétaire de la briqueterie à partir de 1896³⁷.



Puits et béliers hydrauliques

Le village, situé à proximité d'un point d'eau pour les besoins domestiques, va aussi progressivement se doter de puits. Ayant la même fonction pratique que la fontaine, ce puits avait l'avantage d'être situé au cœur du village.

Utilisé dès l'âge de fer, il accompagne en Basse Bretagne l'essor du bâti rural aux 16^e et 17^e siècles. L'un des plus anciens avéré en Vallée du Scorff, situé au village de Kemapucano à Ploërdut, est daté de 1619.

³⁷ Travail de collectage réalisé par le Comité Histoire et Patrimoine de Plouay Atelier Patrimoine rural, cliché brique Myriam Le Nay.

L'architecture des puits varie d'une commune à l'autre, mais celui dit de l'ouest morbihannais est le plus courant en Vallée du Scorff. Il se développe surtout aux 18^e et 19^e siècles avant de céder la place au puits carré (début 20^e s.).



38

Circulaire, il est surmonté d'une margelle monolithe et d'une superstructure à linteau sur piédroit ornée de motifs sculptés (masques humains, date, nom du propriétaire...), parfois agrémentée de boules. Souvent, une auge taillée dans le granite, destinée à abreuver les bêtes, le joute.

Le puits est soit à usage individuel, propre à une ferme, soit à usage commun pour le hameau. On dit d'ailleurs que les boules ornant le linteau désignaient le nombre de foyers ayant participé à sa fabrication et y ayant un droit d'eau.

Essentiel à la vie quotidienne avant l'arrivée de l'eau au robinet, le puits, avec sa mise en œuvre soignée, avait également un rôle ostentatoire, contribuant devant le logis, à l'image sociale de son propriétaire ou de ses villageois.

Construire un puits demandait de la technicité : une fois la nappe phréatique repérée par le sourcier et sa baguette, la gaine du puits était creusée manuellement et maçonnée au fur et à mesure de la descente, mais pas toujours jusqu'à l'eau, notamment si le terrain était rocheux.



Le linteau du puits abritait un rouet de bois traversé dans sa longueur par un axe de fer muni d'une manivelle. Ce mécanisme permettait, par le déroulement de la corde, de remplir le seau et même d'y descendre la crème et le beurre au frais en été.

Aucun inventaire complet de ce patrimoine n'a été réalisé en Vallée du Scorff. Pourtant, malgré les destructions, ils ont été conservés en nombre. On en compte au moins un par village et il n'est pas rare d'en trouver jusqu'à cinq ou six dans les grands villages, voire davantage dans les bourgs.

³⁸ Eléments tirés notamment de l'exposition sur le patrimoine lié à l'eau réalisée en collaboration avec Scorff et Patrimoine, cliché central Scorff et Patrimoine.

A la fin du 19^e siècle et au 20^e siècle, avant la mise en place du réseau d'eau potable dans les communes de la vallée entre 1957 et 1970, les villageois vont aussi installer des pompes à eau manuelles près des puits, limitant la corvée des seaux d'eau à remonter, puis à des pompes à moteur associées à des réservoirs.

Un autre aménagement va également être utilisé un peu partout en Vallée du Scorff : le béliet hydraulique. Ce principe, inventé par Joseph de Montgolfier en 1796, fut commercialisé par l'entreprise Bollée du Mans qui, forte de son expérience de saintier (cloches), installa dans le grand ouest 1 800 béliets entre 1870 et 1914.

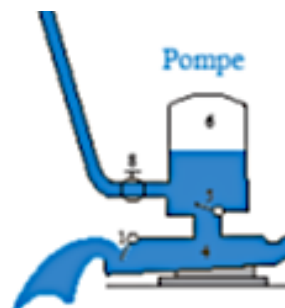
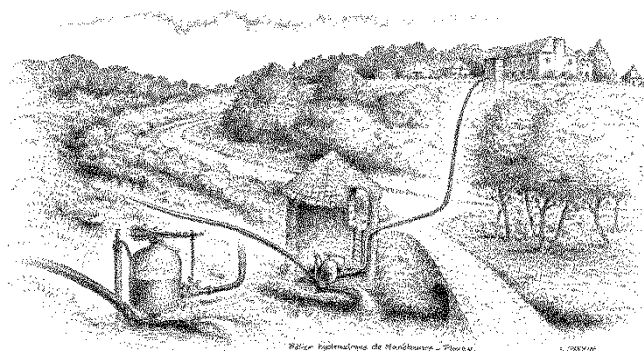
Encore conservé au domaine de Manehouarn à Plouay, il fut réalisé sur mesure et aménagé par le fabricant vers 1900, apportant l'eau courante aux habitations, à la vasque de la cour et aux deux fontaines des jardins. On le retrouve également dans plusieurs villages et fermes de la commune comme à St-Quidic (château d'eau ci-dessous), Kerguescamf, Le Guerveur... Certains fonctionnent encore.



39

Mécanique, ce système était protégé à Manehouarn par un bâtiment circulaire autrefois coiffé d'un toit en poivrière. Semi-enterré et partiellement immergé, le béliet était installé plus bas que la source ou le cours d'eau qui l'alimentait pour créer une chute. Canalisée et filtrée, l'eau arrivait dans une cloche en poussant un clapet et comprimait l'air qui y était contenu (pompe à air).

L'air se détendait, poussait l'eau dans la conduite enterrée montant au château d'eau et refermait le clapet. Les eaux motrices perdues étaient évacuées vers le ruisseau. Le mouvement se répétait, provoquant un bruit sec, acheminant l'eau jusqu'à la réserve.



40

³⁹ Seconde illustration Scorff et Patrimoine

⁴⁰ *Ibid.*

Fontaines, lavoirs et prés irrigués

L'eau, au centre des besoins domestiques, est aussi utilisée au niveau des sources et ruisseaux qui jouxtent les villages. Aux 17^e et 18^e siècles, les habitants, pour faciliter l'accès aux sources, construisent des fontaines domestiques, pierres formant bassin ou fontaines mur parfois à pignon triangulaire, inspirées des fontaines attachées à une chapelle.



41

On construit aussi beaucoup dans la seconde moitié du 19^e siècle à la suite de la fontaine un lavoir. Alors que jusque-là, le lavage se faisait surtout directement dans les cours d'eau ou dans de petits bassins non maçonnés, la loi du 3 février 1851, accordant 30 % de subvention aux communes aménageant des lavoirs communaux pour favoriser l'hygiène, va donner un essor à l'architecture des lavoirs.



Dans les bourgs et les villages fleurissent les lavoirs rectangulaires peu profonds délimités par des pierres de taille avec bien souvent deux bassins, l'un pour le lavage, l'autre pour le rinçage, dalles inclinées pour frotter le linge, superstructures de bois recouvertes d'un toit pour s'abriter des intempéries, foyer pour chauffer l'eau.

Ils vont permettre aux laveuses de travailler dans de meilleures conditions. Après l'avoir fait bouillir, les laveuses frottaient, lavaient, rinçaient, essoraient le linge, s'aidant du battoir et de la brosse, à genoux dans le carrosse, avant de le mettre à sécher sur l'herbe. Se regrouper au lavoir offrait aussi aux femmes, malgré la pénibilité du travail, un lieu de rencontre et de sociabilité : chants, cancans et rires y allaient bon train.

Cette pratique déclinera à partir des années 1960 avec l'arrivée de l'eau au robinet et la machine à laver : fontaines et lavoirs, souvent à l'abandon, restent à inventorier, tout comme les puits, mais aussi les bassins à rouir le lin et le chanvre, encore plus difficiles à repérer (simples bassins en majorité non maçonnés), alors que la culture et le travail de ces matériaux sont avérés⁴² dans les documents anciens.

⁴¹ Illustration Scorff et Patrimoine

⁴² A titre d'exemple, l'inventaire après décès du Sieur Le Gal en 1792, métayer à la ferme de Manehouarn, révèle cette culture et le travail du chanvre. On compte parmi ses biens 8 paquets de chanvre, 3 minots de graine de

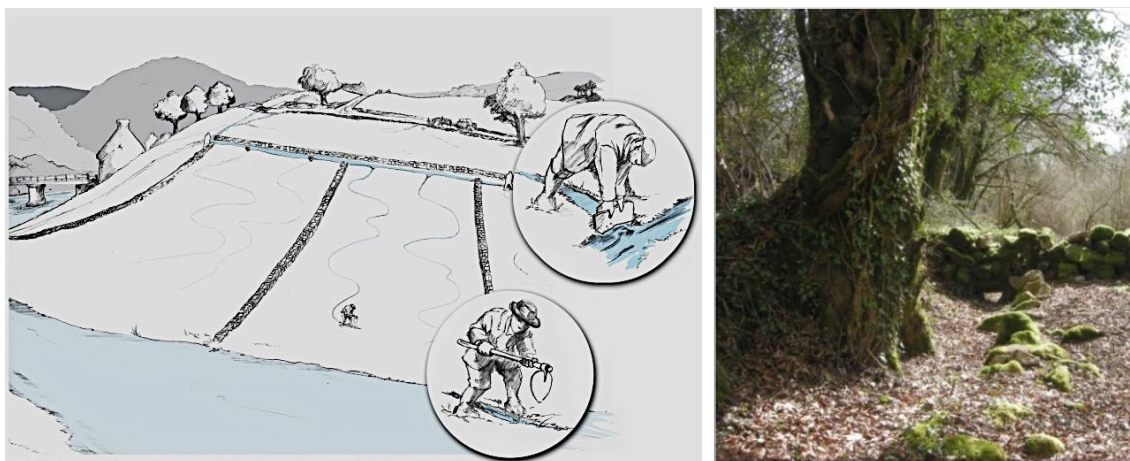
Autre patrimoine rural non inventorié, les prés irrigués dont l'objectif était d'arroser la terre en hiver pour la réchauffer et favoriser une pousse précoce de l'herbe, d'avoir de meilleurs rendements en foin. Cette pratique se généralise en Bretagne au cours du 19^e siècle avec l'essor de l'agronomie et perdurera jusque vers 1950-1960.

Leurs traces sont encore visibles dans les fonds de vallée, zones délaissées par l'agriculture comme en bordure du Scorff à Coat Crenn à Plouay. Un canal conducteur (goach, pluriel goach'ou en breton) capte l'eau du ruisseau et le conduit vers le haut des prairies avant de la distribuer par un système très soigné de passes.

Une pierre, disposée de chant à un niveau plus bas, permet le débordement de l'eau tout en l'empêchant de dévaler la pente. De petites rigoles courbes épousant le relief facilitent la distribution de l'eau sur l'ensemble de la surface.

Les anciens agriculteurs se souviennent du travail que cela nécessitait. Chaque année, il fallait nettoyer les canaux, refaire les rigoles, déplacer les vannes pour activer et désactiver le système d'irrigation... Par contre, la qualité du foin et les rendements obtenus étaient un atout pour la ferme.

Le nom breton des prés irrigués, flouren (flourennoù au pluriel), rappelle la douceur des foins que l'on coupe tôt au printemps. Il pouvait y avoir deux coupes avant que le bétail ne vienne paître.



Du village au bourg : bocage et chemins creux

Au fur et à mesure des constructions, la circulation dans l'espace s'organise. Dans le village, maisons, granges, puits, four à pain, mais aussi aire à battre et à « framboy »⁴³ s'organisent en paquet autour d'une cour ou le long d'un axe de circulation.

Majoritairement communs au village, partagés entre tous, ces cours et chemins relient le village à la fontaine et au lavoir, aux champs, mais aussi aux autres villages, au manoir et au bourg.

Progressivement, au fur et à mesure du peuplement et du défrichement, le monde rural sculpte le paysage, mettant en place un parcellaire délimité par des talus et des chemins creux, formant le bocage bas breton si caractéristique.

Déjà commencé avec les premiers peuplements, notamment au moyen âge comme on l'a vu pour le hameau médiéval de Pontkalleg, ce travail de longue haleine, faisant appel à la

chanvre, un peigne à chanvre, des écheveaux et fils de chanvre, de l'étoupe. D'après un document collecté et retranscrit par Michel Le Padellec, Plouay.

⁴³ Les paysans entassaient dans la cour de la ferme les débris végétaux pour fabriquer le fumier par le piétinement des bêtes, les mélangeaient à la boue, l'ensemble constituant le « framboy ».

seule force humaine, se développe au 16^e siècle. Les talus protègent les cultures et permettent de parquer les animaux, limitent les ruissellements sur les pentes et dans les fonds de vallée déboisés.

Construits à la main en creusant un fossé dont la terre va servir à constituer la butte, mais aussi avec les pierres ramassées sur place dans les parcelles cultivées, réutilisées pour former des murets de pierre sèche, les talus plantés de diverses essences boisées vont également fournir l'essentiel bois de chauffage pour les cheminées.

Dans le cadre du domaine congéable, ces talus, faisant partie des « superficies » et donc propriétés du convenancier, ont aussi toute l'attention du seigneur puisque les bois dits de décoration (chêne, châtaigniers...) deviennent sa propriété dès lors que l'on peut y appuyer une échelle.

Le paysan conserve néanmoins le droit de les émonder tous les sept ans⁴⁴. Il est aussi spécifié dans certains baux, y compris au 19^e siècle dans les fermages, qu'il doit aider lors de l'abattage des grands arbres à reconstruire et replanter les talus. Un système contraignant, mais une véritable gestion durable de l'énergie bois.



La même technique est utilisée pour la construction des chemins bordés de talus constitués de pierres ou de terre et pierre plantés. Evidés dans l'assise du chemin pour justement construire les buttes, ils portent d'autant mieux leur nom de chemins creux que les voies en pentes, ravinees par les pluies, se sont creusées avec le temps, atteignant parfois des sources souterraines comme ci-dessous à Langoëlan dans le fameux chemin creux de Quénépévan.



45

⁴⁴ Jacqueline Le Calvé, *op. cit.*

⁴⁵ Propos Jean-Paul Eludut lors d'une conférence à Plouay- Second cliché, chemin creux descendant de Carac Bras vers le Scorff.

On peut découvrir l'intensité de ce réseau de chemins, les voies principales et secondaires, leurs noms sur le cadastre napoléonien de la première moitié du 19^e siècle, mais aussi son évolution et sa destruction, notamment suite au remembrement, en le comparant au cadastre actuel.

Ces données sont maintenant disponibles en ligne tout comme les photos aériennes prises dans les années 1950 comparant les paysages d'alors à ceux d'aujourd'hui, révélant les nouvelles routes, les talus arasés à la trace encore visible vu du ciel, les pommiers arrachés, les nouvelles constructions dans les villages, maisons modernes et bâtiments agricoles hors sols...⁴⁶.

Franchir ruisseaux et rivières

Ces routes et chemins étaient aussi tributaires du relief et des cours d'eau que les hommes devaient franchir en construisant des gués et des ponts. Tâche assez aisée pour les petits cours d'eau, pierres posées dans le cours d'eau, ponts constitués d'une large pierre plate ou passerelle de bois, mais plus compliquée pour les rivières les plus larges comme le Scorff.

Là, les premiers habitants de la vallée s'installèrent et créèrent des chemins traversant la rivière là où elle était suffisamment large et plate pour faire passer les charrettes et installer un gué constitué de pierres plates posées dans le lit de la rivière, bien utiles en période de grandes eaux.

Ces gués étaient sûrement nombreux, plusieurs sites y étant propices, mais ils ont tous été détruits sur le Scorff. On en trouve par contre sur l'un de ses affluents, le ruisseau du Crano entre Plouay et Calan, toujours en bon état de conservation. Nommé sur le cadastre napoléonien de 1843 Pont de Kergono, il débouchait de part et d'autre sur un chemin reliant Plouay et Calan via Kergueno et Cosquéric.

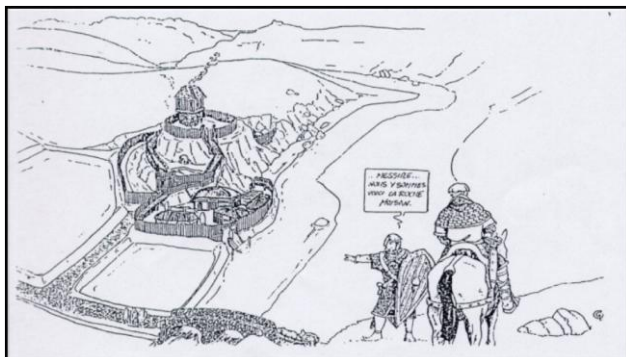


Pour le Scorff, on a la certitude qu'il y en avait à Guémené-sur-Scorff, au lieu-dit le Roc'h à Arzano et au Bas Pont-Scorff. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les deux villes historiques de la Vallée du Scorff, Guémené-sur-Scorff et Pont-Scorff, sont nées sur ces points de franchissement. Au moyen âge et sous l'Ancien Régime, les gués sont remplacés par des ponts, ouvrages complexes constitués de piles et d'arches.

Ainsi, c'est au site du Roc'h à Arzano, sur le tracé d'une ancienne voie, que s'installe aux 10^e et 11^e siècles, la seigneurie de la Roche Moisan. Une tour installée sur une motte castrale contrôle le passage d'un pont sur le Scorff.

⁴⁶ Pour le cadastre napoléonien consulter en ligne les archives par département, puis cadastre napoléonien en ligne. Pour les photos aériennes, www.geobretagne.fr. Autre site à consulter avec cadastre actuel, IGN, carte de Cassini... www.geoportail.gouv.fr

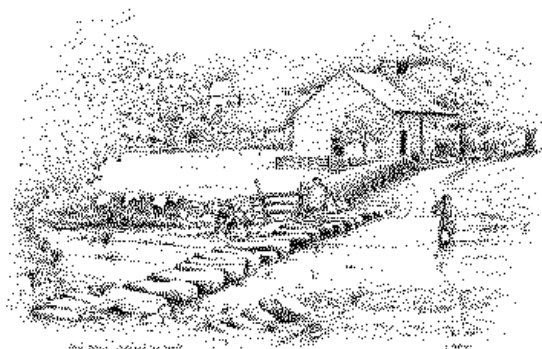
Après le transfert du siège de cette seigneurie à Tréfaven et Lesbin (justice), le pont du Roc'h restera jusqu'à la construction du Pont Kerlo en amont (seconde moitié du 19^e siècle) le point de franchissement entre les départements du Morbihan et du Finistère entre Plouay et Arzano. Sous l'actuelle passerelle de randonnée, les piles à bec du 18^e siècle ont été conservées.



47

Guémené-sur-Scorff conserve quant à lui jusqu'au 20^e siècle gué et pont, témoins des aménagements successifs après l'implantation d'un château fortifié sur le promontoire au 11^e siècle. Siège de la châtellenie du Kemenet (commanderie) Guégant, le lieu prendra le nom de Guémené vers le 15^e siècle. L'extension progressive du château-fort, l'arrivée de la puissante famille de Rohan s'accompagneront de la construction d'une ville marchande florissante aux 16^e et 17^e siècles grâce à un arrière-pays fertile.

Le nom du gué dit Pont Bihan, littéralement « Petit Pont », contrastait jusqu'à sa destruction avec Pont Bras ou « Grand pont » en amont qui permettait à la voie royale allant de Guémené-sur-Scorff à Rostrenen de franchir le Scorff. La chaussée du moulin fut bâtie vers 1664 dans la prolongation d'un pont plus ancien, constitué de deux arches et appelé Pont de Pêcheries en souvenir du droit de guideau (pêche) du meunier.⁴⁸



Au Bas Pont-Scorff entre Cléguer et Pont-Scorff, à la limite de remontée de la marée, le Scorff est traversé par une ancienne voie, peut-être celte, en tout cas romaine. Il se franchit probablement à gué jusqu'au moyen âge, avant l'édification du pont Saint-Jean, aussi appelé Vieux Pont ou Pont Romain.

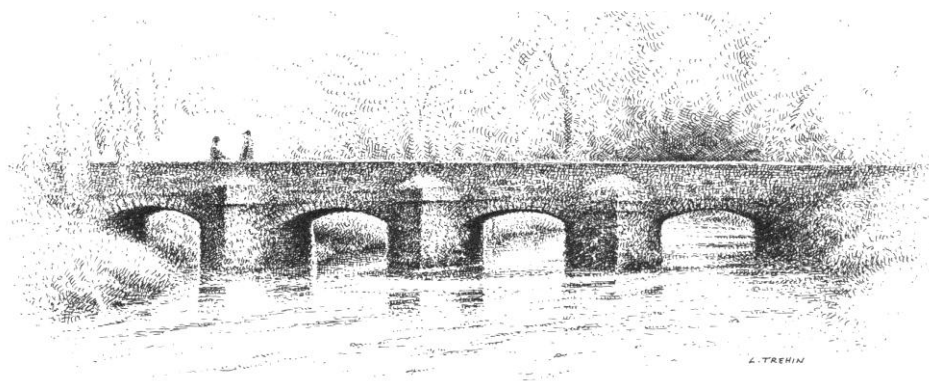
Daté du 16^e siècle (piles), il se situe sur l'axe de circulation de Quimper à Vannes. C'est un site stratégique, car il est sur cette rivière le premier point de traversée du Scorff en partant de la mer et le restera jusqu'en 1822, date de l'édification d'un premier pont entre Lorient et Lanester.

⁴⁷ Première illustration Gwen Le Rest, Scorff et Patrimoine.

⁴⁸ Dessins de reconstitution d'après des cartes postales ancienne du début du 20^e siècle, collection Christian Perron.

Dès 1160, les Hospitaliers de Saint-Jean s'y installent, suivis par la haute justice de la seigneurie de la Roche Moysan (Arzano). La ville de Pont-Scorff, sise sur la paroisse de Lesbin, lui doit son nom. Les maisons se construisent de part et d'autre de cet axe et autour de l'auditoire de justice bâti sur le promontoire (1565-1577).

L'intensification du trafic, l'étroitesse des ruelles et du Vieux Pont conduisent entre 1851 et 1855 à l'édification d'un Pont Neuf en amont. De nouvelles maisons de type ternaire aux travées régulières, se construisent le long de la nouvelle voie, contrastant avec l'habitat de la rue du Pont Romain encore constitué vers 1945 de quelques maisons à pans de bois.



Aux 19^e et 20^e siècles, avec les nouveaux moyens techniques, le réseau routier et les ponts s'intensifient sur les petits cours d'eau. Anciens ou plus récents, ils restent à inventorier et méritent d'être préservés, car leur architecture est souvent très soignée comme ci-dessous au lieu-dit Saint-Vincent à Persquen sur le ruisseau du même nom.

Les ponts routiers, mais aussi de chemin de fer, se multiplient eux aussi sur le Scorff dans la seconde moitié du 19^e siècle : on en compte aujourd'hui quarante-deux sur ce cours d'eau. On trouve ainsi un second « Pont Neuf » (quelle rivière n'a pas son Pont Neuf) reliant Plouay à Berné en passant par la forêt de Pontkalleg.

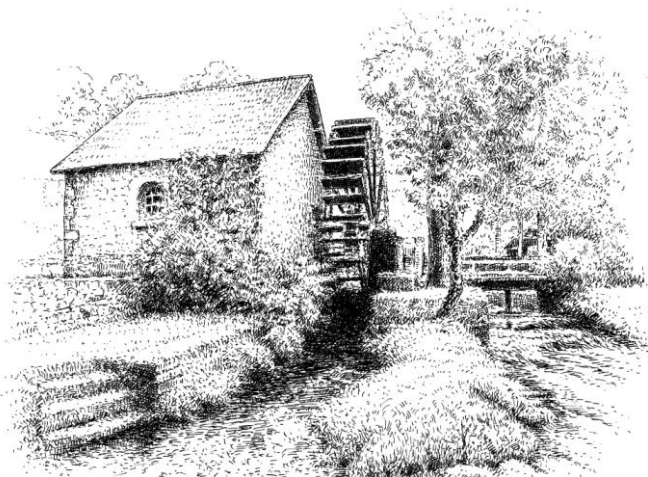
Il fut construit à la fin du 19^e siècle grâce au comte Fortuné de Pluvié, maire de Plouay de 1869 à 1881 et conseiller général. Recevant à sa table le préfet au moment du conseil de révision, il lui fait part de l'urgence de reprendre la route charretière utilisée par les paysans, commerçants et charbonniers et de construire un nouveau pont dans cette zone. Afin de convaincre le préfet, réticent au projet du fait de l'existence d'une autre voie par Pontulaire, il l'invite à monter dans son « américaine », spécifiant à son cocher d'aller très vite sur ce chemin en pente raide pavé d'énormes plaques rocheuses. Se cramponnant au siège, se sentant mal après un bon repas, le préfet capitule en précisant : « le chemin que vous demandez n'est pas seulement utile, il est indispensable »⁴⁹



⁴⁹ Article de presse de l'époque, source Sylvain Nignol, bibliothèque de Plouay.

Traverser aux moulins et aux pêcheries

Les moulins servaient également à franchir les rivières : les chemins convergeaient vers ces bâtiments au rôle social capital sous l’Ancien Régime. Celui de Kervinic à Lignol, situé au bord du Scorff au-dessous du village de Kervinic et traversé par une voie qui va à Inguiniel, change de nom au 18^e siècle. Il devient le moulin du Herveno, du nom du village situé sur la rive opposée en la paroisse d’Inguiniel.



Les moulins font indéniablement partie du patrimoine rural, patrimoine d’autant plus symbolique en Vallée du Scorff que le nom de cette rivière, skorv en breton, signifie vanne ou décharge d’étang : on compte au moins vingt-cinq moulins sur ce cours d’eau, sans compter ceux aménagés sur ses affluents.

Ce nom rappelle en tout cas une des fonctions essentielles des cours d’eau aux siècles passés, lorsque la force hydraulique était l’une des seules sources d’énergie fiable. Détenant le droit d’eau, les seigneurs construisent des moulins destinés à la mouture des céréales, froment, seigle, blé noir, avoine, bases de l’alimentation du monde paysan.

Ces solides bâtiments de pierre, utilisant judicieusement les dispositions naturelles du cours d’eau, comportaient un seuil et un canal de dérivation amenant l’eau vers la roue. Un système de batardeaux et de vannes régulait le débit en fonction du niveau d’eau de la rivière afin que le courant soit constant et fasse tourner la roue. Un système identique et en même temps unique pour chaque moulin.

La roue était reliée à un arbre à came (se développe au moyen âge en France) qui, par un système d’engrenages, transformait le mouvement de rotation en un mouvement de translation, faisant fonctionner deux meules de pierre écrasant le grain pour en faire de la farine.



Ces moulins servaient aussi à la fabrication du papier transformant les chiffons usagers détrempés en pâte à papier grâce à un pilon à maillet (pilon avec pointes). On en compte deux sur le Scorff, déjà en activité au 18^e siècle, à Kerduel en Lignol et au Paou à Plouay.

Les moulins à tan et les tanneries se développent également aux 18^e et 19^e siècles, avec l'essor industriel autour des villes de Guémené-sur-Scorff et Pont-Scorff. On y broyait l'écorce de chêne pour obtenir la poudre de « tan » mise à macérer avec des peaux et de l'eau dans les cuves en bois plusieurs mois dans l'eau afin d'assouplir le cuir avant de le rincer dans le cours d'eau.



Ces moulins seront affermés sous l'Ancien régime pour six à neuf ans au meunier qui, moyennant une somme et parfois une partie de sa pêche (anguilles), exploitera à « petit ou grand renable »⁵⁰ le droit de mouture du seigneur, veillera à ce que les vassaux viennent bien à son moulin, prélevant jusqu'à 1/16^e de la mouture.

Représentant le pouvoir seigneurial, le meunier avait mauvaise réputation : il était accusé de tricher sur les poids, de mettre du sable dans la farine, de la mouiller pour l'alourdir... Mais son loyer était souvent élevé et il avait la contrainte de maintenir en état le coûteux matériel du moulin.

Ce patrimoine perd sa fonction pratique au 20^e siècle, pour la majorité entre 1950 et 1970, avec l'essor des nouvelles énergies. Les moulins tombent peu à peu en ruine, mais plusieurs sont réhabilités en maisons d'habitations, conservant parfois leur roue et produisant de l'électricité. Les moulins antérieurs à la Révolution ont en effet conservé leur droit d'eau, mais leurs propriétaires sont aussi tenus de respecter le libre franchissement des espèces avec la mise en place de passes à poissons.

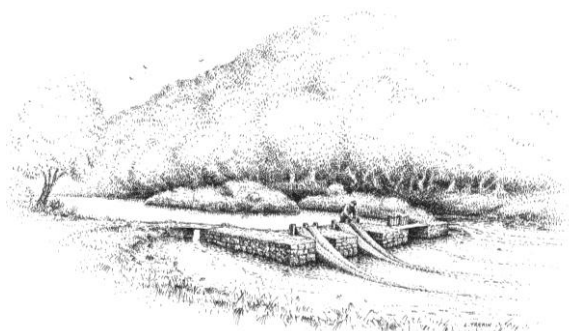
Ce patrimoine reste néanmoins fragile, tout comme les pêcheries (une quarantaine sur le Scorff) : tombées en désuétude avec la raréfaction du poisson, elles ont presque totalement disparu. Les dernières en état, n'ayant pas d'existence légale, ne bénéficient d'aucune protection et ne peuvent pour l'instant être restaurées.

Surtout destinées à la pêche à l'anguille à la dévalaison d'automne, les pêcheries étaient constituées de digues et de piles maçonnées formant un goulet d'étranglement où était fixé le guideau, cadre de bois muni d'un filet. La pêche se faisait à l'automne au moment de la dévalaison. Une pêcherie pouvait collecter jusqu'à quarante kilogrammes d'anguilles par pêche.

⁵⁰ *Renabl* en breton signifie inventaire, un fermage à petit renable concernait le matériel inhérent à l'intérieur du moulin et à son fonctionnement, un fermage à grand renable concernait aussi tous les éléments extérieurs, biefs, vannes...

Avant la Révolution, la pêche revenait au seigneur ou au meunier qui en avait l'affermage. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, de nouvelles pêcheries, réglementées, vont être construites, intensifiant l'exploitation de la rivière. La pêche reviendra à ses propriétaires.

Les digues, reliées entre elles par des passerelles de bois, servaient aussi à franchir la rivière du Scorff pour les villages avoisinants, donnant parfois naissance à de véritables axes de communication avec un chemin de part et d'autre du cours d'eau.



Un patrimoine façonné par les hommes à étudier et à protéger

A travers l'histoire du patrimoine rural de la Vallée du Scorff, on prend davantage conscience de la façon dont les hommes ont façonné le paysage, défrichant, construisant le bocage, les chemins et les villages aux siècles passés. Ils nous laissent un riche patrimoine témoignant de leur mode de vie, de leur organisation sociale, mais aussi de leur relation à la nature, à son exploitation.

Les éléments présentés ici nous rappellent également qu'il reste encore un long travail d'inventaire sur le terrain, de collectage oral et d'analyse d'archives à faire pour avoir une vision complète de l'habitat rural. Ce travail est d'autant plus urgent que ce patrimoine rural, non protégé, malmené depuis une cinquantaine d'années, continue d'être détruit ou modifié, que les derniers témoins de ce mode de vie traditionnel sont en train de disparaître.

Etudier et protéger ce patrimoine est l'affaire de tous : collectivités, chercheurs universitaires et locaux, associations de défense du patrimoine bâti, comités historiques, mais aussi particuliers détenteurs de ce patrimoine qui ont justement besoin de l'éclairage et de l'exemple des premiers.

Ils doivent œuvrer ensemble, mettre en commun leurs données pour mieux le faire connaître, sensibiliser pour le protéger et préserver ce qui constitue l'identité paysagère de chaque territoire.